



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

29 | 2004
Varia

Les discours politiques de la presse satirique. Étude des réactions à l'« attentat horrible » du 19 novembre 1832

Fabrice Erre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/694>

DOI : 10.4000/rh19.694

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 31-51

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Fabrice Erre, « Les discours politiques de la presse satirique. Étude des réactions à l'« attentat horrible » du 19 novembre 1832 », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 29 | 2004, mis en ligne le 07 avril 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/694> ; DOI : 10.4000/rh19.694

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Tous droits réservés

Les discours politiques de la presse satirique. Étude des réactions à l'« attentat horrible » du 19 novembre 1832

Fabrice Erre

- 1 La presse satirique est née, en France, lors de la Révolution de 1789. Elle se caractérise par son mode d'écriture, qui consiste à décrire la réalité de manière déformée dans le but de faire rire le lecteur, et, plus encore, d'emporter son adhésion. Ses préoccupations sont avant tout politiques. Le modèle du journal satirique n'a donc pu se construire que lors de courtes périodes de liberté de la presse et ne trouve une forme aboutie qu'au début de la monarchie de Juillet. De 1830 à 1835, en effet, la liberté d'expression est telle que les journaux satiriques se créent plus nombreux que jamais, et que leur audace dépasse celle de leurs prédécesseurs longtemps limités par la censure. C'est alors, par exemple, que le roi est comparé à une poire par ses adversaires satiristes, qui trouvent là une image à même d'exciter chez le lecteur la curiosité, le rire et le mépris. Pourtant, le rôle de la presse satirique ne se limite pas à la fabrication d'images isolées comme celle-ci. Elle produit en réalité des formes de discours bien spécifiques et complexes dont les ressorts, appuyés sur le rire, doivent tendre à convaincre le lecteur. Il a paru intéressant d'examiner comment un journal satirique pouvait parvenir à remplir un rôle sérieux tout en présentant au lecteur une vision comique du monde. De plus, la presse satirique n'est plus seulement à cette époque une presse d'opposition. Il se crée également pour la première fois une presse satirique ministérielle qui se charge de soutenir les intérêts du pouvoir. Elle ne peut s'appuyer sur les mêmes procédés que la presse d'opposition et a dû inventer ses propres cadres, pour pallier le handicap que représente le fait de rire au bénéfice du monarque. Il existe donc, de 1830 à 1835, des journaux qui font reposer leur argumentaire politique sur des procédés comiques, et qui poursuivent des objectifs opposés. Nous verrons en quoi le parti adopté par le journal implique des modes de construction du discours différents.

- 2 Nous avons choisi d'observer ces discours politiques satiriques à la fin de 1832, au moment où le roi Louis-Philippe est victime d'un attentat dont il sort indemne. Les tensions, qui n'ont cessé de monter au cours de l'année, s'exacerbent alors. Les journaux satiriques se montrent extrêmement virulents de part et d'autre. Cette situation exceptionnelle est un terrain d'observation à partir duquel les intentions et les procédés des journaux sont plus aisément compréhensibles. C'est aussi une situation éphémère. Trois ans plus tard, en effet, l'attentat de Fieschi entraîne la suppression de la liberté de la presse et met un terme durable à la satire politique, qui avait trouvé là les conditions de son épanouissement.

La presse satirique en 1832

- 3 En 1832, la presse satirique connaît un brusque essor. Huit journaux coexistent, dont quatre ont été créés au cours de l'année. Cette situation est inédite. Les principaux courants d'opinion possèdent un ou plusieurs organes.
- 4 Les journaux d'opposition sont les plus nombreux. Ils se répartissent en deux groupes. Les publications de sensibilité républicaine (*Le Corsaire*, *La Caricature*, *La Glaneuse*, et *Le Charivari*) sont marquées par l'influence de l'équipe dirigée par Charles Philipon¹. Les publications légitimistes sont *Le Revenant* et *Le Brid'Oison*². Il y a donc, à la fin de l'année 1832, six journaux satiriques ouvertement opposés à Louis-Philippe. Tous s'accordent à représenter le Roi sous la forme d'une poire, suite au dessin réalisé par Philipon lors d'un procès en novembre 1831, et à le surnommer « Chose », « Cassette », « Harpagon », « Quelqu'un », etc.
- 5 Ces attaques satiriques sont prises au sérieux par le pouvoir, qui s'efforce de répliquer sur le même terrain. En janvier 1832, *Le Figaro* est « acheté » pour défendre les intérêts du régime³. Puis, en octobre 1832, *La Charge* est créée dans le même but. L'un et l'autre ont donc pour tâche de construire un discours satirique ministériel capable de contrer celui des opposants⁴.
- 6 Matériellement, toutes ces publications présentent un aspect comparable. Elles sont imprimées sur un format *in-quarto* et comprennent quatre pages de textes. En outre, quatre journaux sont illustrés. Trois d'entre eux proposent leurs lithographies en supplément sur des feuilles à part : une pour *La Charge*, deux pour *La Caricature* ; *Le Figaro* en publie une, de manière irrégulière ; *Le Charivari* intègre la lithographie en page trois de sa publication. Les rythmes de publication sont variés. *Le Corsaire*, *Le Figaro*, *Le Brid'Oison*, *Le Revenant* et *Le Charivari* sont quotidiens. *La Glaneuse* paraît trois fois par semaine. *La Caricature* et *La Charge* sont hebdomadaires. Le prix de vente dépend du rythme de publication et de la présence d'illustrations. Ces journaux se vendent avant tout par abonnement mensuel, trimestriel, semestriel ou annuel. Certains en profitent pour proposer des prix dégressifs destinés à fidéliser le lecteur. Sur une période trimestrielle, que l'on peut utiliser comme base de comparaison, les quotidiens se vendent quinze francs. Les hebdomadaires les concurrencent en adoptant un prix global moins élevé et un contenu plus prisé puisque l'accent est mis sur les lithographies. *La Charge* se vend ainsi cinq francs par trimestre. *La Caricature* est beaucoup plus chère, à treize francs par trimestre, mais elle se considère comme un produit de luxe destiné à être relié et conservé⁵. À ce titre, un soin particulier est apporté à ses deux lithographies hebdomadaires, dont certaines sont en couleurs. L'effort commercial le plus important est réalisé par le dernier-né de cette presse, *Le Charivari*, qui réussit le pari d'être le premier quotidien illustré au même prix que les autres journaux de même périodicité.

- 7 Peu de sources d'informations sont disponibles pour étudier les tirages de la presse satirique. Certains journaux publient leurs chiffres, à considérer avec prudence. *La Caricature* revendique ainsi la parution de 800 à 1 000 exemplaires au premier semestre 1831⁶. Les dossiers des Archives nationales n'apportent que peu d'indications : *Le Brid'Oison* tire à 500 exemplaires en décembre 1832⁷. Quelques historiens ont proposé des estimations : *Le Charivari* est gratifié de 1 900 abonnés en 1832 par Brisson et Ribeyre⁸. Jean-Pierre Aguet ne donne pas de chiffres pour *Le Charivari* en 1832, mais il constate une dégradation régulière de son tirage dans les années qui suivent : 691 en 1834, 771 en 1835, 408 en 1836⁹. Il nous donne également le nombre d'abonnés du *Corsaire* en 1832 : avec 262 abonnés, ce journal paraît avoir un rayonnement modeste¹⁰. D'ailleurs, même en considérant les estimations les plus hautes, les tirages de la presse satirique semblent très limités. À titre de comparaison, en 1832, *Le Journal des débats* se distribuait à presque 12 000 exemplaires chaque jour¹¹. L'influence d'un journal ne dépendait cependant pas uniquement du nombre d'abonnés dont il pouvait se prévaloir. D'une part, les cabinets de lecture proposaient cette presse à leur clientèle¹². D'autre part, les dessins publiés dans *La Caricature* et *Le Charivari* par exemple étaient visibles à la devanture du libraire Aubert qui en assurait l'impression. Ainsi, une partie des thèmes de la presse satirique rencontraient le public de la rue sans passer par le support du journal. Bien sûr, ce type de contact restait malgré tout très limité. Sans aucun doute les lecteurs assidus de cette presse, essentiellement des Parisiens cultivés et aisés, étaient relativement peu nombreux. Cependant, il s'agissait d'une catégorie de la population influente socialement, culturellement et politiquement, une catégorie à même de comprendre et de diffuser les idées exprimées par la presse satirique. Comme l'a souligné Jean-Pierre Aguet, « le cas de cette catégorie de journaux mérite d'être traité à part : leurs tirages ne furent pas très élevés, mais il est certain que ces feuilles ont laissé une place dans les préoccupations des milieux politiques de la monarchie de Juillet, tant peut être vif le pouvoir expressif d'un article satirique ou, surtout, d'une caricature »¹³. Il semble donc établi que le succès de cette presse n'est pas quantitatif, mais qu'il réside dans l'originalité et la qualité de son discours.
- 8 Ces organes ne sont pas tous satiriques au même degré. *Le Figaro*, *Le Corsaire*, *La Glaneuse*, *Le Revenant* et *Le Brid'Oison* consacrent une grande partie de leurs colonnes à des articles sans vocation artistique ou comique. En revanche, *La Caricature*, *Le Charivari* et *La Charge* se veulent entièrement satiriques.
- 9 Le contenu satirique de tous ces périodiques s'organise autour de trois types de production : deux formes écrites, les brèves et les récits, et une forme dessinée, les caricatures. Textes courts, habituellement réunis en quatrième et dernière page¹⁴, les brèves se fondent essentiellement sur des jeux de mots et des allusions et visent en général une personne. Les récits occupent davantage d'espace (une ou plusieurs colonnes) et se trouvent plus souvent, pour cette raison, dans les publications hebdomadaires où les auteurs disposent d'un temps plus long pour les écrire. Ils mêlent différents registres et mettent en scène des personnages réels ou symboliques. Les caricatures jouent un rôle semblable. Ces trois types de production sont interdépendantes : les trouvailles comiques, le plus souvent testées dans les brèves, sont réutilisées et approfondies dans un mouvement de va-et-vient dans l'une ou l'autre rubrique. Les plus efficaces deviennent des éléments récurrents du discours. La métaphore de la poire, née d'un dessin de Philippon, est ainsi reprise au début de l'année 1832 dans les brèves de tous les journaux d'opposition, avant de devenir un élément central des récits et des caricatures.

10 La réception de l'attentat de 1832 contre Louis-Philippe permettra ici de comprendre comment les journaux satiriques combinent ces différents moyens pour construire un discours offensif et dynamique. On s'arrêtera tout d'abord sur les premières réactions suscitées par cet attentat dans les journaux ministériels et dans les journaux d'opposition, avant d'étudier la manière dont ces journaux élaborent des discours divergents à partir de cet événement. On pourra alors mettre en évidence les différences structurelles séparant ces deux types de journaux en dépit de leurs caractéristiques satiriques communes et de leur intérêt pour les mêmes faits.

L'« attentat horrible » : réactions et interprétations satiriques

11 1832 est une année difficile pour le pouvoir qui se trouve contesté de toutes parts. Le préfet de police de Paris de l'époque, Gisquet, se souvient en particulier de la deuxième partie de l'année : « La période écoulée depuis la révolte de juin jusqu'à la fin de 1832 est une des plus laborieuses que j'aie traversées »¹⁵. Cette période difficile se clôt sur un événement dramatique qui marque les esprits : le 19 novembre, Louis-Philippe est victime d'un attentat sur le Pont-Royal. Alors qu'il se rend au Palais-Bourbon pour prononcer son discours du Trône, encadré par la police et les soldats, un coup de feu part de la foule. Dans la confusion, le tireur disparaît. Seule son arme, un pistolet de poche, est retrouvée par terre. Une jeune femme nommée Adèle Boury dit avoir aperçu l'assassin avant de tomber évanouie sous le coup de l'émotion. Louis-Philippe n'a pas été blessé, et la balle qui lui était destinée n'a pas été retrouvée. Malgré le trouble provoqué par cet événement, le roi se rend à la Chambre pour prononcer son discours. Le lendemain, la presse relate en détail cet « attentat horrible » présenté comme une nouvelle étape dans l'escalade de la violence. Les journaux satiriques s'emparent de l'événement et en font, pendant plus d'un mois, un sujet central de leur discours.

12 La presse ministérielle éprouve des difficultés à traiter de manière satirique cet événement dramatique. *Le Figaro* et *La Charge* ne parviennent pas à créer de décalage comique sur ce sujet. Ils préfèrent éviter le langage allusif et ironique pour affirmer clairement leur soutien au roi et la condamnation de cet acte.

13 *Le Figaro* publie ainsi dès le lendemain de l'attentat un article rendant hommage à Louis-Philippe. Le 21 novembre, il désigne les responsables dans ses brèves qui, pour l'occasion, n'ont aucun caractère comique : « On prétend que le pistolet de l'assassin du Pont-Royal a été fourni par le carlisme et chargé par la république. C'est une suite de l'alliance »¹⁶. La situation ne prête pas à rire : « Que le pistolet ait été chargé par une main républicaine ou par une main carliste, cette main est vue de tous avec indignation »¹⁷. *Le Figaro* renonce donc à la satire qui lui paraît inappropriée dans ce cas.

14 *La Charge* a une position plus hésitante. Le journal est en effet embarrassé par l'événement car il a publié le 11 novembre, soit une semaine avant l'attentat, un article et une caricature dénonçant le « poiricide ». D'une certaine manière ce journal a donc réagi par anticipation à l'événement, ce qui ne peut manquer de paraître suspect. Le 25 novembre, paraît donc un article intitulé « Chapitre complet du poiricide et du régicide »¹⁸, dont le rédacteur souligne le caractère dramatique de cette intuition : « C'est une triste satisfaction, quand un malheur arrive, de pouvoir s'écrier : *Je vous l'avais bien dit* »¹⁹. Pour donner le change, l'auteur dénonce ensuite les coupables dans un article intitulé « HA ! HE ! HI ! HO ! HU ! ou le rire du vrai patriote ». Il y met en scène un républicain ricanant, présenté comme l'auteur de l'attentat. Cet article utilise bien des procédés satiriques, puisqu'il construit un personnage imaginaire caricatural, mais il cherche avant tout, comme *Le Figaro*, à susciter l'indignation du lecteur. En de telles circonstances, seul un

criminel peut se permettre de rire : l'auteur de l'article vise les journaux satiriques de l'opposition, en suggérant leur responsabilité dans cette affaire.

- 15 Pour leur part, les journaux satiriques républicains et légitimistes trouvent dans cet attentat une inépuisable source d'inspiration. Ils construisent collectivement un discours où les inventions comiques des uns sont reprises et complétées par celles des autres. Ils parviennent ainsi progressivement à construire un discours qui possède, à terme, une logique claire et argumentée. Le premier réflexe des opposants est de déconsidérer les accusations de leurs adversaires. *Le Corsaire* écrit dès le lendemain de l'attentat : « vous verrez les assassins pleuvoir dans les colonnes ministérielles ; demain ce sera la république, après-demain le carlisme, mercredi le bonapartisme, jeudi un St-Simonien, vendredi un Hollandais, samedi un journaliste, dimanche un mort de juillet »²⁰. Le journal ridiculise ainsi les soupçons arbitraires et invraisemblables des partisans du pouvoir : chaque jour il leur faut trouver un nouveau coupable, quitte à s'en prendre à des morts. Il souligne en même temps la diversité des mécontents que génère le régime. Cette liste perd toute crédibilité au fur et à mesure qu'elle se déroule. L'effet comique qui en découle a deux conséquences : il suggère, d'une part, que le régime est sans scrupules, et, d'autre part, que tout le monde a des raisons de lui en vouloir. Ce type de phrase permettant plusieurs lectures est caractéristique du discours satirique. L'idée affirmée ici sert de point de départ à l'ensemble de l'argumentation qui est ensuite construite : pour l'opposition, il est évident que si le pouvoir s'empresse d'accuser tous ses adversaires potentiels, c'est une manière de jeter un voile sur l'affaire et de l'utiliser pour justifier des mesures répressives. L'attentat ne serait donc qu'une manœuvre du régime lui-même. Pendant une dizaine de jours, les journaux satiriques s'efforcent alors de relever des détails douteux et de les présenter au public de manière comique. Ils parviennent progressivement à dessiner les rouages de la machination dont ils ont l'intuition de telle manière que chaque événement vienne à l'appui de leur thèse. Tout leur discours s'organise autour de cette représentation de la réalité sous la forme d'une mystification.
- 16 Le détail qui leur paraît suspect concerne l'arme du crime. Bien qu'il y ait eu une détonation, aucune balle n'a été retrouvée sur les lieux. Ceci engage les satiristes à penser que le pistolet n'était pas chargé et que, par conséquent, le tireur n'avait pas l'intention de blesser le roi. Dans ce cas, cet « assassin » ne serait qu'un comparse, agissant avec l'appui des autorités. *Le Brid'Oison* le suggère en publiant le 20 novembre une brève laconique : « Poliçonne de balle »²¹. *Le Revenant* propose le même jour un article intitulé « Le Cortège, scène première » qui reconstitue l'événement. Au passage du roi sur le Pont-Royal un « premier mouchard » tire un coup de pistolet ; un « deuxième mouchard » l'arrête en criant « C'est un carliste ! arrêtez le carliste ! » ; un « troisième mouchard » s'exclame : « C'est un républicain ! arrêtez le républicain ! » ; enfin, un « quatrième mouchard » conclut : « il est à la fois républicain et carliste ! Allons vous autres, allons donc »²². *La Caricature* complète enfin les accusations : « On prétend que la bourre de pistolet, trouvée à terre après l'explosion, était un reçu de 500 francs sur les fonds de l'une de nos quarante-cinq polices. Le fait mérite vérification »²³.
- 17 L'opposition refuse donc d'endosser la responsabilité de l'attentat et elle réplique immédiatement en mettant en cause le pouvoir lui-même. La police n'est que l'instrument de ce coup monté qui profite en réalité au roi. L'implication de celui-ci est évoquée d'abord de manière allusive le 21 novembre par *Le Brid'Oison* : « On a trouvé que le pistolet ramassé était dur à la détente : cela explique son attentat. Jalousie de métier »²⁴. Le 22 novembre, *Le Revenant* est plus explicite : « Demande : Qu'est-ce que le coup de

pistolet du Pont-Royal ? – Réponse : C'est la poire à poudre »²⁵. Cette brève réinvestit l'image de la poire par un jeu de mots qui la replace parfaitement dans le contexte de l'attentat. Elle a ainsi une très grande efficacité et elle est reprise par presque tous les journaux satiriques de l'opposition²⁶. En trois jours, par étapes comiques, ces journaux en sont donc arrivés à accuser Louis-Philippe d'être le commanditaire de l'attentat.

- 18 Les réactions immédiates des journaux satiriques montrent donc des positions diamétralement opposées aussi bien sur le fond que sur la forme : la presse ministérielle accuse républicains et légitimistes de manière sérieuse, alors que la presse d'opposition accuse le pouvoir de manière satirique. Ces deux options ne permettent pas d'exploiter l'événement de la même façon dans les jours suivants. *Le Figaro* et *La Charge* abandonnent rapidement ce thème. Ils contestent de manière ponctuelle le point de vue de leurs adversaires, sans créer de distance satirique : « La République affecte le doute à propos de la tentative de régicide ; elle a pourtant de bonnes raisons pour croire à sa réalité »²⁷. Contrairement à la presse ministérielle, la presse d'opposition a exploité autant qu'elle l'a pu cet événement. Sa première réaction a été de révéler la mystification et d'en dénoncer l'auteur, à savoir Louis-Philippe lui-même. Mais rapidement, les auteurs amplifient cette simple relation entre un homme et un événement pour construire un ensemble de relations plus complexes d'abord entre cet événement et plusieurs personnes, puis entre cet événement et d'autres faits de l'actualité.
- 19 Les complices du roi sont désignés les uns après les autres par l'opposition. L'appareil d'État est montré du doigt de manière à faire apparaître tous les niveaux hiérarchiques. Soldats et policiers, plus nombreux que la foule des citoyens lors du cortège royal, sont tous suspects aux yeux du *Revenant* : « Louis-Philippe s'est rendu à la chambre entouré de l'amour et d'une double haie des gardes nationaux, des sergents-de-ville, des gardes municipaux et des troupes de ligne »²⁸. Pour les diriger, le préfet de police Gisquet est mis à contribution : « On ne connaissait jusqu'ici que les fusils-Gisquet : mais il est bien certain aujourd'hui qu'il y a aussi des pistolets-Gisquet »²⁹. Au sommet de l'État, en tant que ministre de l'Intérieur, Adolphe Thiers est considéré comme l'artisan de cette mascarade. *Le Corsaire* écrit le 24 novembre : « M. Thiers est un homme d'esprit ; ce n'est pas de lui dont on pourrait dire : il n'a pas inventé la poudre »³⁰. Chacune de ces brèves suggère par un jeu de mot ou par une allusion que toute une organisation agit dans l'ombre. D'après *Le Charivari*, il n'y avait guère que le cheval du roi qui n'était pas informé : « Le cheval de M. Cassette s'est cabré, dit-on, lors de l'explosion du coup de pistolet ; il paraît que la pauvre bête n'était pas dans le secret »³¹.
- 20 L'attention des satiristes se porte par ailleurs sur Adèle Bourry, considérée comme le témoin principal de l'affaire. Il ne fait aucun doute pour l'opposition que cette jeune femme n'est qu'un complice de plus. *La Caricature* l'exprime de la manière suivante : « Les journaux ministériels nous ont dit que la fameuse demoiselle était dressée sur ses pieds au moment où le cortège passait ; bien des personnes assurent que cette demoiselle était dressée depuis plus longtemps »³². Sa présence lors de l'attentat est vue comme une manœuvre prévue par les organisateurs. Pour *La Glaneuse* : « On dit que mademoiselle Bourry [sic] est pour moitié dans l'affaire du pistolet. Nous croyons, nous, qu'elle y est pour un tiers »³³. Les rapports qu'elle entretient avec Gisquet et Louis-Philippe sont également soulignés, de sorte qu'elle apparaît comme un rouage supplémentaire du système. Les hésitations de cette jeune femme lors de l'enquête et son émotivité achèvent de décrédibiliser son témoignage. Les journaux satiriques de l'opposition estiment que son intervention, prévue par le pouvoir pour servir la mystification, contribue en fait à la

rendre plus visible. *Le Charivari* rappelle encore plus d'un mois plus tard son « intervention mystérieuse et quasi-fantastique dans l'intrigue du Pont Royal »³⁴. Cette jeune provinciale, venue de Calais pour des raisons assez obscures, devient une cible privilégiée pour les satiristes qui en font tantôt une illuminée, tantôt une calculatrice intéressée. Cette « pucelle »³⁵, sorte de Jeanne d'Arc moderne et « héroïne du justemilieu »³⁶ négocie sa participation pour 40 000 francs avec Thiers : « M. Thiers a juré de faire la fortune de toutes les demoiselles vacantes. À M^{lle} Bouri [sic], il dit : "Voudrez-vous gagner 40 000 francs ? prenez un pistolet, chargez-le à poudre, tirez-le, évanouissez-vous après, et à votre réveil, dites que vous avez détourné le coup de l'assassin" »³⁷. Interrogée par Gisquet sur le coupable, elle ne peut donner comme signalement que les traits caractéristiques du roi : « Ce gros papa-là, qui a deux grands favoris, un chapeau gris et un rifflard »³⁸.

- 21 Les journaux satiriques de l'opposition parviennent donc à décrire les ressorts de la « mystification » que constitue l'attentat. Pour donner une cohérence à cet ensemble qui se construit au coup par coup, ils décrivent progressivement cette affaire comme une représentation théâtrale. Pour *Le Revenant*, « il fallait bien que l'action se passât sur la Seine, puisque c'était une comédie »³⁹. Les protagonistes jouent un rôle, comme le suggère *Le Brid'Oison* : « La jeune Bouri [sic] que M. Thiers a destinée à jouer un solo dans l'ouverture de la session, se plaint de ce qui fait sa gloire : elle trouve que son rôle est un sot lot »⁴⁰. Chaque journal propose un titre : « L'attentat horrible » est unanimement repris, par dérision. On trouve également « Le coup de fortune »⁴¹, le « Pistolet du pont Royal, petite farce en un acte »⁴², « L'infamie »⁴³, « Le Pistolet régicide. Mimo-drame héroïco-comique »⁴⁴, « *La Balle enchantée* », pour laquelle « la mise en Seine sera, dit-on, très soignée »⁴⁵. De cette façon, le lecteur a le sentiment de découvrir une mise en scène préalablement conçue pour le tromper.

Illustration n° 1 : « Mr Bosco, prestidigitateur, rue Taitbout n° 9 », par Grandville et Forest, planche n° 223, *La Caricature*, n° 108, 29 novembre 1832.



- 22 Au bout de quelques jours, les journaux satiriques de l'opposition ont ainsi déterminé de manière éparsée les éléments de leur discours. Les personnages essentiels sont identifiés, leurs motivations et leurs comportements définis, les relations qu'ils entretiennent sont établies. Un mode de représentation faisant appel à l'imaginaire du théâtre permet de mettre en scène ces personnages et de créer la distance dont a besoin la satire pour exister. Les rédacteurs peuvent alors publier des récits et des caricatures où tous ces éléments sont mis en relation. *Le Revenant* propose par exemple dès le 24 novembre une pièce mettant en scène le prince, Colombine et Arlequin où l'on reconnaît Louis-Philippe, Adèle Boury et Thiers. L'intrigue commence par une intervention du chœur des ministres, qui constate un refroidissement de l'ardeur populaire envers le roi : « Les ministres délibèrent sur les moyens de réchauffer l'amour des peuples pour le prince. Il faut que le moyen soit certain et surtout expéditif, car le prince sortant à midi, l'enthousiasme doit être prêt pour midi et demi au plus tard ». Colombine propose de tirer un coup de pistolet, après avoir dit à Arlequin, son amoureux, de bien fermer les yeux. Puis elle s'évanouit à plusieurs reprises ⁴⁶.
- 23 Le 29 novembre, *La Caricature* publie un dessin que l'on peut considérer comme le résumé le plus complet de ce discours (illustration n° 1). On y voit Louis-Philippe de dos, en prestidigitateur, tenant du bout des doigts un minuscule pistolet. Il s'adresse au public : « Attention, messieurs et dames, à ce joli tour ! rien dans les mains, rien dans les poches, rien dans le *Pistolet* !
- 24 Louis-Philippe, de dos, se tient devant une table où se trouve une réplique du Palais-Bourbon. Il brandit un pistolet de poche. Dans le coin inférieur gauche, les mouchards surveillent le bon déroulement du tour. Dans le coin inférieur droit Thiers administre les sels à mademoiselle Boury. Derrière le rideau Gisquet veille.
- 25 Texte : « Attention, messieurs et dames, à ce joli tour ! rien dans les mains, rien dans les poches, rien dans le *Pistolet* ! eh bien, Messieurs, je vais me brûler la cervelle, au commandement d'une dame de la société, sans me faire le moindre mal et il en sortira... explosion, détonation, conjuration, conspiration, arrestation, émotion, réception, acclamation, députation et... stupéfaction !!! »
- 26 eh bien, Messieurs, je vais me brûler la cervelle, au commandement d'une dame de la société, sans me faire le moindre mal et il en sortira... explosion, détonation, conjuration, conspiration, arrestation, émotion, réception, acclamation, députation et... stupéfaction !!! » ⁴⁷. La « dame de la société », Adèle Boury, se trouve dans le public, évanouie, et Thiers est en train de lui administrer des sels. Derrière un rideau sur la scène, le préfet de police Gisquet veille au bon déroulement du « joli tour ».
- 27 Les journaux satiriques d'opposition sont donc parvenus à construire une représentation cohérente de la réalité qui s'enrichit progressivement des faits de l'actualité. L'arrestation d'un coupable présumé au début du mois de décembre est immédiatement intégrée. Elle est vue comme le coup de théâtre qui marque le dernier acte de la pièce. Pour *Le Corsaire*, « L'assassin du roi joue, dans le tour du pistolet, le rôle de compère. On va le retenir quinze jours en prison où il sera bien nourri. Cette détention pour rire est nécessaire afin de laisser à toutes les députations de France le temps d'arriver et de complimenter sa Majesté » ⁴⁸. Un fait surtout retient l'attention des rédacteurs : le suspect, qui s'est effectivement rendu de lui-même, s'appelle Courtois. Ils ne manquent pas de se servir de ce nom comme d'une preuve supplémentaire de la mystification. Pour *Le Revenant*, « ce nom promet, et il faut avouer que c'est agir courtoisement que de se livrer soi-même à la

police »⁴⁹. *Le Brid'Oison* renchérit : « Permettez-moi de vous présenter M. Courtois : il fait le régicide à la volée, manque son homme avec dextérité, et porte les déclarations à domicile ; il demande la place de Ravailac surnuméraire attaché à la police ou à l'intérieur »⁵⁰. *La Glaneuse* ponctue : « La police a arrêté qu'on arrêterait l'assassin du pont Royal. Mais celui-ci s'est arrêté lui-même. Il se nomme Courtois. C'est très poli de sa part »⁵¹.

- 28 Au terme de ces constructions satiriques, les journaux reviennent sur ce qui fait l'essentiel de leur discours : la dénonciation des abus. Dès l'origine, ce faux attentat est considéré comme un moyen malhonnête utilisé par le pouvoir pour regagner la confiance populaire. *Le Charivari* souligne au mois de décembre l'autre aspect des intentions du roi : faire taire l'opposition. Il publie une caricature de « L'assassin » avec la légende suivante : « C'est la presse, la mauvaise presse, l'opposition furibonde [...] ce sont les hideuses caricatures qui ont perdu le malheureux ! Ah ! si l'usage immodéré de la liberté peut mettre ainsi en péril les jours d'un monarque adoré, périsse la liberté [...] »⁵². Le discours satirique est donc complet : la réalité est représentée de manière décalée et comique, au service d'objectifs politiques et éthiques. La cohérence de la représentation assure son caractère convaincant.
- 29 En fonction du positionnement politique des journaux, l'utilisation d'un fait d'actualité comme cet attentat ne peut donc pas se faire selon les mêmes modalités. Tous ont cependant comme objectif d'intégrer ce fait dans un discours d'ensemble qui possède déjà ses caractéristiques. Mais les uns et les autres ont relié l'attentat à d'autres événements.
- Intégrer l'attentat dans le discours
- 30 La presse ministérielle utilise peu l'attentat en lui-même. Son déroulement, son contexte, ses conséquences ne sont pas précisés. Ses circonstances un peu étranges doivent embarrasser les partisans du roi, et de ce point de vue c'est l'opposition qui a tout à gagner à détailler sans cesse l'affaire. Pour autant, l'attentat est présenté comme la preuve indiscutable d'une argumentation construite avant même qu'il ne soit perpétré. « *Je vous l'avais bien dit* » : au-delà de la position inconfortable dans laquelle cet événement la place, *La Charge* y voit l'éclatante justification de son discours.
- 31 Celui-ci est bâti sur un antagonisme fondamental entre Louis-Philippe et une troupe d'opposants prêts à tout. Ces derniers, qui affichent entre eux des divergences politiques en principe irréconciliables (républicains, légitimistes, bonapartistes, saint-simoniens), se retrouvent sur un point : nuire à Louis-Philippe. Tous les moyens sont bons, de l'abus de liberté d'expression à la violence physique. Pour *La Charge*, ce sont les journaux d'opposition qui sont à la source du mal, en particulier *La Caricature*, animée par un « inamovible courroux » et une « hostile monomanie » à l'égard du roi⁵³. Ces « Démon de la presse » font l'objet du premier dessin publié par *La Charge*⁵⁴. Ils poursuivent une œuvre de destruction avec pour mot d'ordre : « Brûle au lieu d'éclairer ; vas, bouleverse, abîmes [*sic*], réduis en poudre tout ce qui obtint jusqu'ici le respect de hommes »⁵⁵. Au mois de novembre, le rédacteur de *La Charge* propose à ses lecteurs un récit satirique à épisodes intitulé « L'île de Barataria ». Ce récit se présente sous la forme d'un conte philosophique où l'on reconnaît le royaume de France de 1832. Cette île, donnée jadis par don Quichotte à Sancho Pança, a évolué de telle sorte qu'elle est aujourd'hui dirigée par un « homme sage, humain, pacifique, qui a toutes les peines du monde pour empêcher qu'on se prenne à la gorge »⁵⁶. Ce dirigeant qui symbolise Louis-Philippe est confronté à l'opposition systématique et infondée d'une partie des Baratariens. Malgré la constitution de l'île, qui affirme que « la personne du roi est inviolable et sacrée », ceux-ci raisonnent de la manière suivante :

- « 1° Je me moque du roi
- 2° J'insulte le roi
- 3° Je dis, j'écris, j'imprime qu'il faut tuer le roi
- 4° Un de ces jours, si on me laisse faire, je tue le roi »⁵⁷.

- 32 Ce texte, publié une semaine avant l'attentat, montre le raisonnement de *La Charge* et ses positions. Les responsabilités de la presse sont clairement exprimées ainsi que le risque qu'elle représente. L'attentat du 19 novembre constitue bien, dans l'esprit de *La Charge*, une confirmation de ce qui est avancé ici. Le conte se poursuit après l'attentat. L'auteur y observe les réactions de la presse d'opposition et constate qu'après avoir abusé un « brave baratarien » qui est passé aux actes à cause d'eux, les journaux « soutiennent qu'un tel attentat n'est pas possible ; que c'est une comédie jouée par le gouverneur ou par le gouvernement »⁵⁸. L'attentat ne modifie donc pas son discours, au contraire, il le renforce. Mais le journal ne l'exploite pas dans le détail car il n'est qu'une manifestation de violence. L'objet de *La Charge* est de dénoncer cette violence à sa source et dans son ensemble.
- 33 Les rédacteurs auraient pu réutiliser l'événement si l'enquête avait effectivement mis au jour un complot impliquant les cibles désignées. Mais ce n'est pas le cas, et *La Charge* en revient donc à des attaques d'ordre plus général, et non contextuel. Au-delà des journaux, elle s'en prend à quelques personnalités en vue de l'opposition (Garnier-Pagès, Cabet, Prosper Enfantin) mais sans parvenir à se fixer sur elles durablement. Elle préfère utiliser des personnages imaginaires et symboliques, qu'elle peut faire agir à sa guise et de manière récurrente, et qui s'adaptent facilement à toutes les situations. Ainsi messieurs Mauvaisgrain, Barroque, Caboche, Eusèbe Sallerouge et Berrichon⁵⁹ accumulent les défauts de l'opposition et apparaissent dans des saynètes satiriques écrites et dessinées. Toute une symbolique s'organise autour de ces personnages (le bonnet de la République, la « brioche », la couleur rouge, l'ogre, etc.) pour, peu à peu, donner corps à cette coalition de l'ombre qui réunit les « bouzingots »⁶⁰, les henriquinistes⁶¹ et autres suppôts du « cabetisme »⁶².
- 34 *Le Figaro* procède exactement comme *La Charge*. Il raccroche cet attentat à une campagne qu'il mène depuis plusieurs mois contre les « bousingots » et les carlistes, un ensemble flou marqué par la mauvaise foi, la violence, le macabre. Les luttes entre les têtes pensantes (Garnier-Pagès, Odilon Barrot, Cabet) sont mises en évidence pour mieux les dévaloriser. Au lendemain des émeutes du 5 juin, *Le Figaro* écrivait déjà : « À l'aide de qualifications frivoles, armés de la plaisanterie et du ridicule, nous n'avons cessé de sonner l'alarme : au fond de nos épigrammes étaient de sérieux avertissements : ce bousingot, dont nous avons persécuté le type, on l'a vu la main à l'œuvre, organiser le carnage et la guerre civile »⁶³. Le 10 novembre 1832, il publiait une caricature intitulée « Le bousingot recruteur », chargé d'engager des hommes pour l'émeute. Comme *La Charge*, *Le Figaro* estime donc que l'attentat confirme son discours fondé sur la dénonciation de la violence d'une partie de la population.
- 35 De leur côté, les journaux de l'opposition veulent montrer que Louis-Philippe est un usurpateur cherchant en permanence à abuser les Français. Ils relient l'attentat à deux événements qui sont, selon eux, de même nature. Le premier est, à partir du 22 octobre, l'intervention française à Anvers pour contraindre les Hollandais à en évacuer la citadelle. Le second est l'arrestation de la duchesse de Berry dans une cheminée où elle se cachait et son incarcération au château de Blaye le 7 novembre. Pour *Le Brid'Oison* ces faits successifs sont un coup monté pour que le peuple ne demande pas de « compte de la mise

en état de siège, de l'arrestation de vos députés, du gaspillage monstrueux de votre argent »⁶⁴. *La Glaneuse* constate : « Le feu d'une cheminée, le feu d'un pistolet. Décidément, dans les affaires du gouvernement, nous ne voyons que du feu »⁶⁵. Pour *Le Corsaire* : « Les deux plus grandes fictions de l'époque sont : la balle du pont Royal et le premier boulet de la compagnie belge »⁶⁶.

- 36 Ces journaux ont recours à des procédés comiques pour mettre ces faits en relation. L'image de la poire est bien entendu mise à contribution, en particulier par *Le Corsaire* qui écrit à propos de la Hollande : « On parle d'un mouvement orangiste. L'agitation de l'orange fait trembler la poire »⁶⁷. Il évoque également les boulets hollandais qui auraient une forme de poire⁶⁸. Ces projectiles deviennent par ailleurs l'occasion d'établir un parallèle entre la guerre et l'attentat. En effet, le fils du roi Louis-Philippe, le prince Rosolin, qui participe à l'expédition, aurait évité de peu un boulet. Celui-ci est considéré immédiatement comme un avatar de la balle imaginaire de l'attentat. Pour *Le Charivari*, il est « du même calibre que la balle du Pont-Royal » ; ce journal entame alors une série satirique de lettres « du boulet philanthrope d'Anvers à la balle philanthrope du Pont-Royal » où le premier s'excuse de ne pouvoir donner beaucoup de nouvelles car il est sans cesse lancé « dans les environs du prince [...] pour le couvrir de gloire et de poussière »⁶⁹. Des personnages peuvent également être réinvestis dans des situations différentes. Adèle Boury en particulier se trouve impliquée dans d'autres événements avec lesquels elle n'a pourtant aucun rapport réel. Les légitimistes s'en servent pour faire une comparaison avec Marie Bossy, suivante de la duchesse de Berry. Cette « digne vendéenne » a refusé de la trahir pour 40 000 francs, la somme exacte qu'aurait touchée Adèle Boury. *Le Brid'Oison* fait la comparaison entre ces deux « héroïnes »⁷⁰. C'est surtout sur le théâtre de la guerre, à Anvers, que ce personnage est le plus utilisé à des fins satiriques : « La Boury [sic] est engagée comme *tirailleur* à l'armée du Nord ; elle commandera les *évanouissements* de l'avant-garde et sera chargée de *reconnaître* »⁷¹. Elle est mise en relation avec le prince Rosolin : si elle a sauvé le père, elle peut défendre le fils. *Le Corsaire* imagine une lettre à Thiers où la jeune fille se porte volontaire : « Je détournerai les bombes qui sifflent aux oreilles de l'intrépide prince royal. Je le couvrirai de mon corps ; je m'évanouirai même s'il le faut »⁷². Dans le même esprit, *Le Brid'Oison* annonce : « M^{lle} Boury est *engagée* pour aller *sauver* les jours de monseigneur le duc de la barricade. Mais elle a prévenu qu'elle ne faisait que le *pistolet*, elle n'entend rien au commerce de la *bombe*, à moins qu'elle ne commande elle-même la *charge* »⁷³.

- 37 Chaque nouvel élément de l'actualité est donc abordé de sorte qu'il vienne compléter le précédent dans le sens d'une démonstration. Les journaux s'appliquent à établir une continuité, par l'utilisation de procédés et de personnages satiriques. Cela donne l'impression d'une cohérence dans la durée. Cette recherche de la cohérence est une des caractéristiques essentielles des discours politiques de la presse satirique.

La construction des discours politiques satiriques

- 38 Ainsi, les discours politiques satiriques, de quelque sensibilité qu'ils émanent, sont tous offensifs. Ils ont donc une vocation militante. Ils cherchent à se construire de manière cohérente, non seulement ponctuellement, sur un fait d'actualité précis comme l'attentat, mais aussi sur la durée en intégrant tout nouvel événement dans la logique qui sous-tend leur argumentation.
- 39 Qu'il s'agisse de soutenir le pouvoir en place ou de le combattre, la presse satirique utilise des moyens similaires. Tous les journaux étudiés ici pratiquent l'attaque, de l'allusion évasive à la dénonciation la plus directe. La presse ministérielle accuse les opposants de

semer la terreur pour déstabiliser le pouvoir. La presse anti-gouvernementale accuse le pouvoir de créer artificiellement un climat d'insécurité pour justifier sa mise au pas du pays et museler l'opposition. Irréconciliables sur le fond, ces deux prises de s'appuient sur une théorie du complot. *La Charge* est persuadée qu'un complot gigantesque menace le roi, et l'attentat en est la preuve. *Le Corsaire* est certain que le pouvoir manipule l'opinion, et l'attentat en est la preuve. En réalité, aucun d'eux ne peut vraiment étayer son propos avec des éléments objectifs. D'ailleurs, on ne sait pas avec certitude si l'un ou l'autre avait raison dans l'exemple de l'attentat⁷⁴. Les discours politiques satiriques s'inscrivent dans la catégorie des discours critiques et polémiques, et ils sont donc tentés de pratiquer la surenchère en guise d'argument. Le journal satirique démontre qu'il a raison en partant du fait que ce qu'il dit est cohérent avec ce qu'il a toujours dit. L'efficacité d'un journal satirique dépend alors de la solidité de son discours sur la durée et sa capacité à démontrer sa validité à chaque nouvel événement. Or, cette solidité est assurée par les procédés d'écriture qu'il utilise, car ce sont eux qui, en fin de compte, assurent la cohérence de l'ensemble.

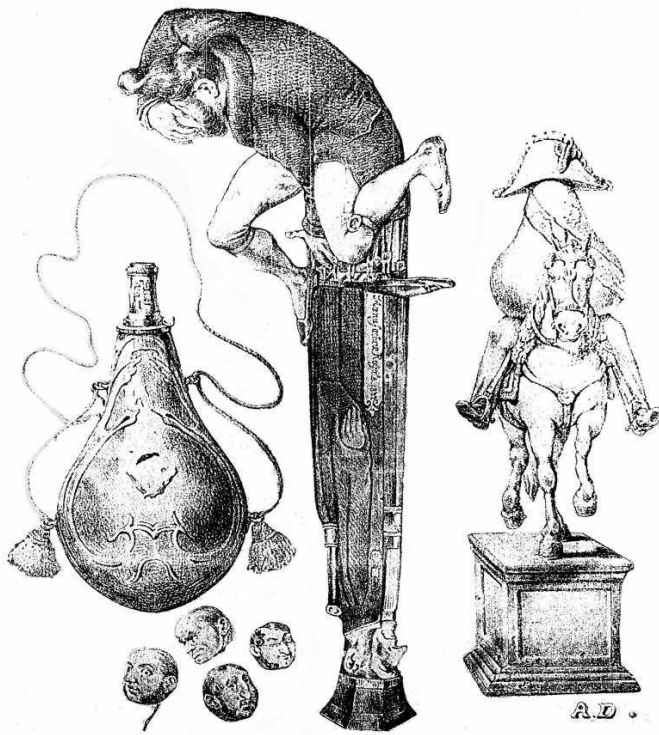
- 40 Les procédés comiques sont fondamentaux. Ils ne sont pas simplement le fruit d'un choix esthétique, mais ils entrent complètement dans la structure même de l'argumentation, en ce sens qu'ils agissent comme une forme de démonstration.
- 41 L'exemple de la manière dont l'opposition considère le rôle d'Adolphe Thiers est significatif. Dire ouvertement qu'il est le cerveau d'une manipulation n'est qu'un point de vue que rien n'étaye, ce qui en fait une affirmation fragile. Le lecteur a peu de raison d'y adhérer s'il n'en est pas déjà convaincu lui-même. En revanche, lancer, comme l'a fait *Le Corsaire*, « ce n'est pas de lui dont on pourrait dire : il n'a pas inventé la poudre » transforme une affirmation en insinuation. Cette phrase suggère non seulement que les dirigeants sont des manipulateurs, mais aussi, ironiquement, des incapables. L'efficacité du jeu de mots, outre le fait qu'il procure un certain plaisir intellectuel au lecteur, agit à la manière d'une preuve : s'il fonctionne sur la cible choisie, c'est qu'il est fondé. Le recours à un procédé comique implique la participation du lecteur, évite une prise de position trop dogmatique et amuse. Les jeux de mots de toutes natures (déformations de noms, utilisation de synonymes, calembours...) qui peuplent les brèves sont chargés d'isoler un certain nombre de vérités, ou du moins des éléments apparaissant comme tels. Ces « vérités » peuvent alors être réutilisées et enrichies pour alimenter les récits. Dans le cas de l'attentat, les auteurs démasquent Thiers de cette façon et démontrent que mademoiselle Boury a été « dressée » par la « poire à poudre » Louis-Philippe. Ils peuvent ensuite composer des intrigues plus élaborées qui fondent surtout leur efficacité sur les procédés structurels du texte. Parodier une pièce en réutilisant des situations ou des personnages connus (Colombine et Arlequin dans *Le Revenant*) et en les adaptant parfaitement à la réalité construite par les auteurs est une façon de valider leurs arguments. De cette manière, la logique du rire tient lieu de logique du discours.
- 42 Le discours politique satirique repose donc à la fois sur une intention polémique et sur une intention comique. Chacune a des conséquences sur la construction du discours, donc sur les choix rhétoriques. La position de celui qui écrit importe également. En effet, ces deux intentions supposent une implication de l'auteur, et la situation qu'il occupe dans le débat auquel il participe est fondamentale. En politique, la confrontation des hommes et des idées suppose très souvent le face-à-face entre celui qui a le pouvoir et celui qui ne l'a pas, entre, schématiquement, le « fort » et le « faible ». Les arguments de l'un et de l'autre sont nécessairement différents. De même le comique, en particulier quand il est engagé,

se fonde sur la dévalorisation et la dégradation de l'adversaire. Là aussi, le schéma « fort/faible » est incontournable : on ne peut faire rire de l'un ou de l'autre de manière identique, puisqu'on ne peut dévaloriser de la même façon l'un et l'autre. Il y a donc des mises en application différentes du discours satirique en fonction de la position politique que tient celui qui le construit.

Discours anti-gouvernemental et théâtralisation du monde

- 43 La presse anti-gouvernementale pratique ainsi, à la base de tout son discours, une théâtralisation de la réalité. Rien ne manque dans la pièce de l'attentat. Les personnages principaux (Louis-Philippe, mademoiselle Boury, Thiers, Gisquet, Courtois) ont des caractéristiques bien définies. Ils sont entourés de personnages secondaires (les soldats, les policiers, les mouchards). Le décor est planté (le Pont-Royal, la Seine), les accessoires sont essentiels (le pistolet, la bourre, la balle, la poire à poudre). En mai 1833, *La Caricature* en propose une image significative (illustration n° 2). Le déroulement comporte la scène de présentation (l'attentat), le suspense (les atermoiements de mademoiselle Boury), les coups de théâtre (l'assassin Courtois se livre). Tout est réuni pour donner corps à la représentation. Les auteurs vont même jusqu'à faire un parallèle avec une véritable pièce de théâtre. Au même moment, en effet, *Le Roi s'amuse* de Victor Hugo provoque une polémique qui fait dire à *La Caricature* : « On a représenté dernièrement sur la scène un mauvais drame intitulé : *le Roi s'amuse...* à nos dépens »⁷⁵.
- 44 Cette « pièce » n'est pas isolée : avant elle, les Français ont eu droit à une représentation où Louis-Philippe partageait l'affiche avec la duchesse de Berry. Après l'attentat, c'est la guerre à Anvers qui occupe les planches, où l'on juge même le jeu d'un jeune premier, le prince Rosolin. Dans chacune de ces pièces reviennent des personnages (Louis-Philippe et Thiers) qui sont, politiquement, les cibles essentielles à abattre. Ils s'entourent ponctuellement de personnages secondaires, dont certains, par l'adéquation inespérée de leur image publique avec un personnage fictif, ont la possibilité de reparaître comme c'est le cas pour Adèle Boury. De nouveaux personnages apparaissent, d'autres disparaissent ou bien ne sont présents qu'en arrière-plan, peu concernés par l'intrigue du jour, mais utilisables à tout moment dans une nouvelle représentation proposée par l'actualité et plus conforme à leurs attributions.

Illustration n° 2 : « Voici le pistolet qui a si longtemps amusé le public. Voici la poire à poudre, la poupée du tir et la drôle de balle dont on s'est servi », par Auguste Desperret, planche n° 269, *La Caricature*, n° 130, 2 mai 1833.



De gauche à droite :

- La poire à poudre : les traits de Louis-Philippe apparaissent avec la décoration. Ses favoris sont matérialisés par les pompons.
- Les balles : ce sont les ministres Humann (Finances), Sault (Président du Conseil et Guerre), Barthe (Justice) et Thiers (Intérieur)
- Le pistolet : Louis-Philippe est la crosse. Le canon est représenté par Persil, procureur général du Roi qui poursuit régulièrement les journaux d'opposition. Inscription : « Manufacture Royale. 1832 ».
- Statue équestre de la poire royale.

45 L'actualité n'est regardée que comme une suite de représentations dont le journal se veut le critique. *Le Revenant* propose une rétrospective des créations de la Monarchie de Juillet à l'occasion de l'attentat : « Nous avons eu la parodie de la gloire, la parodie de la charte, la parodie de la liberté, la parodie de la pairie, la parodie de la république, la parodie des barricades, il ne nous manquait plus que la parodie de la machine infernale »⁷⁶. Tout comme les procédés comiques agissent à la manière de preuves, la représentation théâtrale donne un repère de construction aux auteurs, et suggère de manière parfaite l'idée d'une mystification, de ce complot qui détermine tout le fond du discours.

46 Il est donc important pour ces journaux de parvenir à construire des personnages principaux solides, durables, dont les caractéristiques doivent certes évoquer la réalité de la personne visée, mais surtout doivent pouvoir s'adapter à toute nouvelle situation. Le cas le plus caractéristique est celui du personnage de Louis-Philippe tel qu'il a été bâti par l'équipe de Philipon (*La Caricature* et *Le Charivari*) qui lui a attribué un très grand nombre de surnoms (Chose, M. Cassette, Harpagon...), de traits moraux et des repères visuels (la poire, les favoris, le parapluie). Ces caractéristiques sont réutilisées et servent de socle à

toute nouvelle construction satirique. L'avarice du roi par exemple, trait essentiel du personnage créé par *La Caricature*, est immédiatement évoquée dans l'affaire de l'attentat. Ce n'est pas un trait qui, *a priori*, vient immédiatement à l'esprit car le rapport n'est pas évident. *La Caricature* a l'habileté d'en faire un argument prouvant la duplicité du roi : « L'idée économique d'acheter une majorité avec deux liards de poudre n'a pu venir que de M. Chose »⁷⁷. Cette brève démontre à quel point ce ne sont pas les faits d'actualité qui déterminent le discours satirique, mais que c'est ce discours lui-même qui « digère » les faits. Le succès de « la poire à poudre » procède de la même logique. L'attentat de 1832 devient lui-même par la suite une référence du discours de l'opposition. Il est réutilisé dans des caricatures et des textes à diverses occasions, en particulier par *Le Charivari* en juillet 1835. La police craignant un complot contre le roi, ce journal se déchaîne pendant un mois sur le thème de « l'attentat risible » exactement dans les mêmes termes qu'en 1832. Cette nouvelle campagne est cependant très mal venue puisqu'elle s'est terminée par le tragique et bien réel attentat de Fieschi le 28 juillet 1835.

Discours allégorique de la presse ministérielle

- 47 La presse ministérielle ne peut pas théâtraliser la réalité de la même façon. En effet, la satire a un langage qui est essentiellement fondé sur le principe de l'ironie, et le moindre élément « en faveur de » peut être interprété comme « contre ». C'est un langage qui se prête très mal à une prise de position positive. Mettre en scène des personnages satiriques dans l'espoir de les valoriser est donc extrêmement difficile et équivoque. Les personnes dont le journal parle, pour qu'il soit clairement compris, doivent être des cibles et non des idoles, sans quoi la nature satirique du discours disparaît. Or, s'interdire en 1832 de parler de Louis-Philippe ou de Thiers par exemple, pour ne pas risquer de les dévaloriser, c'est s'interdire de parler de l'actualité. Leurs adversaires ne peuvent pas avoir la même présence ni la même permanence dans le théâtre du quotidien. De ce fait, les journaux ministériels ne peuvent pas se servir de l'actualité pour en faire une scène où faire évoluer leurs personnages. Ils ne peuvent pas non plus construire des personnages durables à partir de leurs cibles. Celles-ci ne sont pas aux affaires, elles n'ont qu'une présence discontinue dans l'actualité, et une notoriété beaucoup moins forte. *La Charge* et *Le Figaro* préfèrent construire des personnages fictifs pour s'en servir de manière récurrente, à leur guise. De cette façon, ils peuvent les laisser sous les lumières de l'actualité, même si les cibles réelles ne s'y trouvent pas. L'avantage de cette démarche est de ramener la réalité non sur le plan théâtral mais sur le plan symbolique et allégorique. De cette manière, les journaux ministériels organisent leur discours autour d'idées qu'ils rendent concrètes en les personnifiant. Ils peuvent occasionnellement intégrer leurs favoris en contrepoint des symboles négatifs représentés par leurs adversaires. Ainsi, alors que Louis-Philippe est un géant imperturbable laissant courir sur ses épaules des nains carlistes et républicains⁷⁸, Thiers est « Le Petit Poucet » qui s'empare des bottes de « l'ogre républicain *Odieux Baron* »⁷⁹. Thiers et Louis-Philippe ne sont pas cités par leur nom ; seule leur apparence physique permet de les identifier. Les noms de personnages réels de l'opposition sont transformés (Odilon Barrot, Garnier-Pagès) et associés à des noms fictifs.
- 48 Cette démarche est plus difficile à tenir que celle des journaux d'opposition. D'un point de vue moral, il est plus délicat d'être du côté du plus fort. En effet, la satire est traditionnellement une pointe lancée du bas vers le sommet. Évoquer un combat désintéressé et courageux dans la situation inverse est plus difficile. *La Charge* a fait beaucoup d'efforts pour affirmer son indépendance par rapport au ministère, sans grand

succès. De plus, le contenu de ces journaux pose problème. Contraints d'évacuer une grande partie des détails de l'actualité, ils se privent de ce qui permet de renouveler leur propos. Pour accrocher le lecteur, ils sont donc condamnés à se montrer très inventifs. Au fond, ils sont en porte-à-faux avec ce qui fait l'essentiel d'un journal satirique. *La Charge* n'a jamais vraiment surmonté cette contradiction, et son existence n'a pas atteint un an et demi. Sa publication s'interrompt le 29 décembre 1833. *Le Figaro* s'est arrêté plus tôt encore, le 9 septembre 1833.

- 49 Malgré une apparente fantaisie, les discours politiques satiriques sont parfaitement structurés. Il ne leur suffit pas, pour attirer le lecteur, de lui proposer une représentation simplement comique du monde qui l'entoure. Ils doivent également lui en donner une vision cohérente. Le lecteur appréciera le talent du journal selon deux critères liés : son esprit et la logique qu'il déploie. Le journal satirique doit parvenir à une adéquation entre la forme et le fond pour que son discours soit dynamique et convaincant. Le contenu a relativement peu d'importance. Que l'on parle d'un attentat, d'une arrestation ou d'une guerre, en s'appuyant sur des faits vraisemblables ou parfaitement farfelus, voire ouvertement inventés, cela ne change rien. Les journaux satiriques ne cherchent pas à dire des choses vraies, mais à *révéler*, selon leurs propres termes, la vérité. Cette vérité apparaît au fur et à mesure que le lecteur prend conscience de la cohérence du propos. Qu'importent les éléments du discours, c'est son architecture qui compte, et il doit être capable d'assimiler tout nouvel événement pour se renforcer.
- 50 Quel rapport au réel la presse satirique propose-t-elle à ses lecteurs ? Elle les invite à s'approprier la réalité pour élaborer une réflexion critique, tout en évacuant la complexité des faits et en subordonnant leur appréhension à des certitudes partisans. Notre étude a ici voulu analyser le fonctionnement de ces discours satiriques ; reste à en déterminer l'influence sur les mentalités et sur les comportements, dans une société où la culture politique et citoyenne est en construction.

NOTES

- 1.. Charles Philipon a fondé *La Caricature* le 4 novembre 1830 et *Le Charivari* le 1^{er} décembre 1832. *La Glaneuse*, créée le 16 juin 1831, est le seul journal satirique publié en province (Lyon). Il reprend largement les termes comiques créés par *La Caricature* et parfois même des articles. *Le Corsaire*, le plus ancien du groupe (lancé le 11 juillet 1823) publie lui aussi des brèves inspirées par l'équipe Philipon sous la Monarchie de Juillet.
- 2.. *Le Revenant* a été créé le 1^{er} janvier 1832 par Albert de Calvimont. *Le Brid'Oison* est lancé le 17 janvier 1832 par De Lisle et d'Escrivieux.
- 3.. Frédéric SEGU, *Le premier Figaro, 1826-1833*, Paris, Éditions Les Belles Lettres, 1932, p. 78.

- 4.. La satire ne se limitait pas au cadre de la presse. On connaît également à la même époque une grande production d'écrits que nous classons dans une catégorie annexe pour plusieurs raisons : la périodicité n'est pas toujours assurée ou recherchée ; le propos n'est pas systématiquement fondé sur l'actualité ; les procédés sont parfois plus attachés à la tradition de la satire versifiée et renvoient à une autre écriture que celle de la presse. Cette production est cependant considérable et mérite d'être consultée, d'autant que le régime y a aussi porté une grande attention. Il s'est par exemple attaché en août 1832 le soutien de Barthélemy, l'auteur de *Némésis*. À l'opposé, il a poursuivi assidûment Bérard, l'auteur légitimiste des *Cancans*, une série qui a eu de nombreuses émules.
- 5.. En 1831, un avis aux lecteurs les informe de la possibilité d'acheter les anciens numéros du journal au prix normal, qui sera doublé après le 1^{er} janvier 1832 (*La Caricature*, n° 52, 27 octobre 1831).
- 6.. Tirages successifs annoncés par le journal : 800 exemplaires (n° 14, 3 février 1831), 850 exemplaires (n° 18, 3 mars 1831), 1 000 exemplaires (n° 31, 2 juin 1831).
- 7.. Rapport du commissaire de police au préfet de police, 15 décembre 1832, Arch. nat. (Archives nationales), microfilm F18 351.
- 8.. Jules BRISSON et Félix RIBEYRE, *Les grands journaux de France*, Paris, 1862, p. 405.
- 9.. Jean-Pierre AGUET, « Le tirage des quotidiens de Paris sous la Monarchie de Juillet », dans *La Revue suisse d'histoire*, tome X, fascicule 2, 1960, pp. 216-286, p. 278.
- 10.. *Ibidem*.
- 11.. *Idem*, p. 243.
- 12.. Voir Françoise Parent-Lardeur, *Lire à Paris au temps de Balzac. Les cabinets de lecture, 1815-1830*, Éditions de l'EHESS, 1999 (1991), 300 p.
- 13.. *Idem*, p. 279.
- 14.. Ces brèves constituent une rubrique dans chaque journal : « Méli-mélo » dans *La Charge*, « Bigarrures » dans *Le Figaro*, « Pochades » dans *La Caricature*, « Glane » dans *La Glaneuse*, « Butin » dans *Le Corsaire*, « Carillon » dans *Le Charivari*, « Mouches » dans *Le Brid'Oison*, « Revenans bons » dans *Le Revenant*.
- 15.. *Mémoires de M. Gisquet, ancien préfet de police*, Paris, Marchant, 1840, 4 tomes, tome 1, p. 419.
- 16.. *Le Figaro*, n° 326, 21 novembre 1832. Le journal désigne ainsi les deux courants d'opposition les plus actifs, les républicains et les légitimistes (aussi appelés carlistes).
- 17.. *Ibidem*.
- 18.. *La Charge*, n° 8, 25 novembre 1832.
- 19.. *Ibidem*.
- 20.. *Le Corsaire*, n° 3576, 20 novembre 1832.
- 21.. *Le Brid'Oison*, n° 295, 20 novembre 1832.
- 22.. *Le Revenant*, n° 325, 20 novembre 1832.
- 23.. *La Caricature*, n° 107, 22 novembre 1832.
- 24.. *Le Brid'Oison*, n° 296, 21 novembre 1832.
25. *Le Revenant*, n° 327, 22 novembre 1832.
- 26.. *Le Corsaire* écrit « Maintenant, nous avons la poire-à-poudre » (n° 3582, 26 novembre 1832) ; *La Glaneuse* : « La poire bon chrétien est une poire à poudre » (n° 113, 25 novembre 1832) ; *La Caricature* : « La poire est maintenant une poire à poudre » (n° 108, 29 novembre 1832).
- 27.. *Le Figaro*, n° 329, 24 novembre 1832.
- 28.. *Le Revenant*, n° 325, 20 novembre 1832.

- 29.. *Le Revenant*, n° 326, 21 novembre 1832. La brève fait allusion à une affaire de corruption concernant des fusils dans laquelle Gisquet a été impliqué l'année précédente.
- 30.. *Le Corsaire*, n° 3580, 24 novembre 1832.
- 31.. *Le Charivari*, n° 1, 1^{er} décembre 1832.
- 32.. *La Caricature*, n° 108, 29 novembre 1832.
- 33.. *La Glaneuse*, n° 115, 29 novembre 1832.
- 34.. *Le Charivari*, n° 21, 21 décembre 1832.
- 35.. *Le Corsaire*, n° 3580, 24 novembre 1832.
- 36.. *Le Brid'Oison*, n° 300, 26 novembre 1832.
- 37.. *Le Brid'Oison*, n° 298, 23 novembre 1832.
- 38.. *Le Charivari*, n° 15, 15 décembre 1832.
- 39.. *Le Revenant*, n° 326, 21 novembre 1832. Cette brève est reprise telle quelle par *La Glaneuse* n° 113, 25 novembre 1832.
- 40.. *Le Brid'Oison*, n° 299, 24 novembre 1832.
- 41.. *Le Brid'Oison*, n° 297, 22 novembre 1832.
- 42.. *Le Corsaire*, n° 3583, 27 novembre 1832.
- 43.. *Le Charivari*, n° 12, 12 décembre 1832.
- 44.. *La Glaneuse*, n° 113, 27 novembre 1832.
- 45.. *La Glaneuse*, n° 115, 29 novembre 1832.
- 46.. *Le Revenant*, n° 329, 24 novembre 1832.
- 47.. *La Caricature*, n° 108, 29 novembre 1832, lithographie n° 223.
- 48.. *Le Corsaire*, n° 3593, 7 décembre 1832.
- 49.. *Le Revenant*, n° 341, 6 décembre 1832.
- 50.. *Le Brid'Oison*, n° 311, 7 décembre 1832.
- 51.. *La Glaneuse*, n° 119, 8 décembre 1832.
- 52.. *Le Charivari*, n° 16, 16 décembre 1832.
- 53.. *La Charge*, n° 1, 7 octobre 1832
- 54.. *Ibidem*.
- 55.. *Ibidem*.
- 56.. *La Charge*, n° 5, 4 novembre 1832.
- 57.. *La Charge*, n° 6, 11 novembre 1832.
- 58.. *La Charge*, n° 8, 25 novembre 1832.
- 59.. Derrière « Caboché » se cache Etienne Cabet ; « Barroque » renvoie à Odilon Barrot ; « Berrichon » est une extension de Berry ; « Sallerouge » symbolise l'émeutier républicain au drapeau rouge.
- 60.. Aussi appelés « les bouzin-nigauds » (*La Charge*, n° 30, 28 juillet 1833). Le mot « bouzingot » ou « bousingot » est apparu en février 1832. Sa création est attribuée au *Figaro* qui lui consacre plusieurs articles à partir du n° 40 du 9 février 1832. Il désigne la dérive politique du Jeune-France, homme « romantique excessif et ridicule ». Il s'agit alors essentiellement d'un « agitateur républicain, un extrémiste ». Le terme est resté à la mode tout au long de l'année (voir Anne MARTIN-FUGIER, *Les Romantiques, figures de l'artiste, 1820-1848*, Paris, Hachette, 1998, pp. 152-157).
- 61.. Partisans de Henri, le jeune fils du duc de Berry.
- 62.. Considéré comme une maladie développée chez les marchands de vin (*La Charge*, n° 37, 15 septembre 1833).
- 63.. *Le Figaro*, n° 159, 7 juin 1832.
- 64.. *Le Brid'Oison*, n° 295, 20 novembre 1832.
- 65.. *La Glaneuse*, n° 114, 27 novembre 1832.

- 66.. *Le Corsaire*, n° 3586, 30 novembre 1832.
- 67.. *Le Corsaire*, n° 3567, 11 novembre 1832.
- 68.. *Le Corsaire*, n° 3572, 16 novembre 1832.
- 69.. *Le Charivari*, n° 19, 19 décembre 1832.
- 70.. *Le Brid'Oison*, n° 300, 26 novembre 1832.
- 71.. *Ibidem*.
- 72.. *Le Corsaire*, n° 3596, 10 décembre 1832.
- 73.. *Le Brid'Oison*, n° 318, 14 décembre 1832.
- 74.. Le préfet Gisquet a reconnu avoir été prévenu, dès le 14 novembre 1832, par des complices de l'« assassin ». Finalement, les perquisitions n'ont rien apporté et il s'est contenté de renforcer la présence d'agents sur parcours du roi. C'est la confusion après le coup de feu qui aurait permis à l'assassin de s'échapper. Gisquet a lui-même auditionné Adèle Boury qui s'est révélée être un témoin insuffisant et peut-être intéressé. Elle a finalement été écartée de l'enquête et le procès s'est fondé sur d'autres témoignages. Gisquet évoque aussi Courtois qui est venu se dénoncer le 4 décembre et dont la culpabilité n'a jamais été prise au sérieux (*Mémoires de M. Gisquet*, ouv. cité, p. 437). C'est un autre suspect, Bergeron, qui a été jugé et acquitté au mois de mars 1833. La lumière n'a donc pas été vraiment faite sur cet événement.
- 75.. *La Caricature*, n° 109, 6 décembre 1832.
- 76.. *Le Revenant*, n° 325, 20 novembre 1832.
- 77.. *La Caricature*, n° 108, 29 novembre 1832.
- 78.. Caricature de *La Charge*, n° 3, 21 octobre 1832.
- 79.. Caricature de *La Charge*, n° 11, 16 décembre 1832.

RÉSUMÉS

Sous la Monarchie de Juillet, la presse satirique a connu un essor considérable. Elle a su retenir l'attention de ses contemporains et leur a imposé un certain nombre de représentations, comme l'identification de Louis-Philippe à une poire. Journaux d'opposition et journaux ministériels s'affrontent en construisant une interprétation comique et partisane de la réalité et en proposant ainsi à leurs lecteurs une nouvelle manière de l'appréhender et de la comprendre. Chaque événement nouveau est utilisé pour servir une argumentation, qui, au fil du temps, dévoile sa portée politique. En étudiant les réactions des journaux satiriques face à l'attentat contre Louis-Philippe en novembre 1832, cet article tente de saisir les mécanismes de fabrication périodique d'un discours politique satirique et d'en décrire les différentes formes. Il cherche à évaluer l'originalité et l'efficacité de ces productions, et s'interroge sur leur influence sur les mentalités au XIX^e siècle.

The political discourse of the satirical press. A study of the reactions to the 19th November 1832 'attentat Horrible'. During the July Monarchy, the satiric newspapers developed considerably. They succeeded in holding the attention of the Public and imposing on them a number of representations, such as the identification of Louis-Philippe with a pear. The opposition and the government newspapers confronted each other by producing a comic interpretation of reality. They thus proposed to the readers a new way of grasping this reality.

Every new event was used to serve a specific argumentation which, with the passing of time, revealed its political impact. This article tries to understand the mechanisms of the daily production of the satiric political speeches by analysing the murder attempt on Louis-Philippe in November 1832. It also attempts to identify its various forms and to assess the originality and effectiveness of such productions. Finally, the article wonders about their influence on the mentalities of the 19th century.

AUTEUR

FABRICE ERRE

doctorant en histoire contemporaine à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne (Centre de recherche en histoire du XIX^e siècle)